

Le 5/2 1914

Cher Monsieur Deharme

Combien je vous remercie d'avoir bien voulu me prêter des brochures et  
 revues positivistes, j'en tire grand profit. J'espère vous les retourner dans le  
 courant de la semaine. J'ai encore quelques articles de revues à recevoir  
 M. le D<sup>r</sup> Audiffrent me fait l'effet d'un très vieux savant qui ne fait plus la  
 science de son temps, il pose les problèmes et les résout avec les soucis qu'on  
 avait autour 1880. Je n'entends pas dire que tout soit sans valeur dans  
 son ouvrage, car j'admire son hypothèse sur le rôle du cerveau et la  
 position excentrique, mais que de suppositions, - je n'ose dire d'erreurs - et  
 de faits à côté pour l'étayer

Quant à la brochure de M. Hillebrand et Petrucci sur la valeur du  
 système nerveux dans l'hérédité, l'immunité et la pathogénie, je la  
 trouve juste quoique exagérée. A propos de l'imprégnation, la folle du  
 logis s'en donne tant qu'il lui plaît. Je ne veux pas nier la valeur de  
 l'hérédité, mais son mécanisme par le système nerveux n'a pas plus  
 d'importance que bien d'autres. Il est vrai que cela est daté de 1891 et  
 je suis bien certain que les auteurs eux-mêmes feraient d'abondantes  
 retouches. En tout cas je ne ferais pas lire ces brochures à des débutants.

en biologie, ils acquerraient de bien fausses notions. Je dirais que le côté  
par lequel ils admirent Comte biologiste est le côté accessoire.

Non, évidemment, on ne peut nier la valeur de l'hérédité, mais ce terme  
présente trop à l'équivoque; on a mis à son compte toutes les formes  
et les fonctions dont on retrouve les traces aux époques passées et chez  
les ascendants. Cette équivoque de la terminologie biologique a enflé  
cette controverse sans fin, qui met aux prises des savants également  
honnêtes et compétents, sur l'hérédité des caractères acquis.

Vous même m'avez écrit: on hérite de la syphilis. Or, c'est précisément  
la réflexion sur l'hérédité des maladies à microbes et à protozoaires qui  
m'a mis en garde contre ce terme. A mon avis - de profane - il y a  
plutôt contagion précoce que transmission héréditaire par les cellules germinales.  
Il n'y a pas dans l'ovule ou le spermatozoïde un représentant morphologique  
et physiologique qui, au cours du développement, produise la syphilis;  
mais j'admettrais que, la mère lorsque la mère est contaminée par  
le spirochète elle infecte l'embryon; ou encore on peut supposer que  
les nutriments nutritifs et accessoires qui servent au développement de  
l'œuf emportent avec eux le microzoaire de la redoutable maladie. En  
tous cas, ce doit être le moyen de contagion lorsqu'il n'y a que le  
père qui est malade, si l'on admet que la mère, primitivement, n'est  
pas infectée et qu'elle ne ~~se~~ <sup>l'est</sup> ~~est~~ <sup>se</sup> ~~contamine~~ <sup>contamine</sup> ~~secondairement~~ <sup>secondairement</sup> que par le fruit qui  
se développe en elle. L'hérédité-syphilitique ne serait donc qu'un cas de contagion  
précoce. Il faudrait dire ici comme pour la tuberculose: on n'hérite pas  
de la tuberculose mais d'une prédisposition à subir la contagion tuberculeuse.  
Et les notions modernes d'anaphylaxie et de corrélations fonctionnelles

et humbles aident à comprendre la prédisposition

On hérite évidemment de beaucoup de chose, mais on n'a pas tenu assez compte de l'influence morphogène des substances accessoires, inséparable de la cellule germinale et très importantes, qui modèleront la substance initiale au fur et à mesure de son évolution. Et quand cette évolution s'accomplit dans le sein de la mère, les matériaux fournis par elle auront une très grande valeur au point de vue des adaptations du jeune être à l'ambience. Le passage de l'oviparité à la viviparité que l'on note en remontant l'échelle animale n'a d'autre signification qu'un perfectionnement organique pour rompre l'hérédité absolue et faciliter l'adaptation à l'ambience. C'est une des raisons pour lesquelles l'espèce humaine est devenue supérieure à tant d'autres.

Pour les deux autres brochures : « le positivisme et la question sociale » et « le système psychologique de A. Comte » elle m'ont beaucoup plu ; je la trouve très bien, surtout la dernière. Mais que doivent dire les positivistes très orthodoxes d'une phrase comme les suivantes : « Il serait difficile de ne pas juger plutôt sévèrement (la théorie résumé par le tableau cérébral) malgré l'ingéniosité dont elle témoigne parfois », et encore « Comte remplace l'histoire de l'esprit par le roman du cerveau » (Page 47). N'y aurait-il qu'en psychologie que le positivisme ne soit plus au point ? Je pose cette question sans vouloir y répondre, mais lorsqu'un homme sympathique aux doctrines de Comte, un positiviste peut-être, est aussi sévère, que doivent dire ceux à qui elle ne convient pas.

Puis-je vous demander de mettre à contribution votre bibliothèque en ce qui concerne la Revue Occidentale, notamment les numéros de

mai et juillet 1891 et de janvier et juillet 1892 contenant les articles  
du docteur Hillebrand sur A. Comte, biologiste? Excusez-moi  
d'abuser, mais si mes petites notes sur la biologie positiviste avaient  
déjà servi dans le sens que je me propose d'explorer, je m'arrêtais  
net.

J'arrive maintenant au problème qui vous préoccupe : celui des  
chefs ouvriers et votre espoir de me voir exposer la doctrine du fondateur  
du positivisme à mes camarades. J'y ai songé quelquefois : vous desirez  
bien qu'étant ouvrier, tout ce que les grands philosophes que j'ai lu  
pensent du prolétariat m'intéresse énormément. En vous disant que  
je voulais comparer la biologie de Comte à la biologie moderne, je n'ai  
pas osé ajouter que je notais conjointement ce qui avait trait au prolétariat  
et à la femme, j'avais peur de paraître trop entreprenant ou trop  
ambitieux. Oui, j'y pense, mais quand réaliserai-je?

Actuellement le jardin va occuper mes loisirs, j'en ai aidé à la  
terre ingrate pour ne fournir quelques légumes ; littéralement et  
au sens propre, je cultive mon jardin.

Non, non jamais je ne deviendrai un chef du prolétariat, je n'en  
ai pas l'étoffe. J'ai goûté - jeune, il est vrai - à ce plaisir et à  
cette souffrance de guider les foules ; il m'en reste quelque amertume  
et une balte dans la tête. J'avoue que j'ai trop le goût de faire  
rendre justice à autrui, même à mon détriment et contre les desirs  
du populaire. Un chef doit quelquefois ne pas aimer ni soutenir la  
vérité d'autrui ; ni cultiver trop d'idées où alors il est mort pour  
l'action et l'entraînement - ou si vous le préférez pour la dictature